

# 120520 **PENSER LE VISUEL – VISUALISER LA PENSÉE :** **MODÈLE PERCEPTIF, POLITIQUE DE LA VISION**

**JOSEP MARIA BECH**

Notre but majeur est de prouver que le modèle perceptif agencé par Merleau-Ponty comporte des effets dépolitisans qui désavouent à son insu sa propre compréhension du fait politique. Au même temps nous voulons montrer que les conséquences distinctement antipolitiques amenées par le programme merleau-pontien de perceptivisation de la pensée mettent en relief les difficultés internes de son parti-pris l'anti-intellectualiste.

Contrastant avec la portée inchoative qu'ont la plupart de ses doctrines, il y eut trois domaines où Merleau-Ponty, quoique avec un succès inégal, appliqua à fond son modèle perceptif : la présentation de sa propre pensée, où son programme de picturalisation obtint un triomphe éclatant, l'éclaircissement du processus historique, où son modèle visualisateur ne fut efficace qu'à demi, et l'accès à la pensée d'autrui, où ses vues perceptivistes essuyèrent un indéniable échec. Sur cette dernière démarche on établira, en effet, que les successives approches de Merleau-Ponty à la pensée d'autrui attestent un imprévu déficit politique selon deux voies distinctes et par delà ses propres intentions. En premier lieu, le modèle perceptif devisé par Merleau-Ponty, dont les insuffisances apparaissent nettement quand il est appliqué en profondeur, s'avère incompatible avec ses idées politiques et desservit en conséquence la cohésion de sa pensée. En second lieu, et dans une perspective plus large, il gêne les approches réflexives à la politique puisqu'il en dégrade les assises conceptuelles.

À grands traits, donc, il s'agit de montrer successivement que Merleau-Ponty a agencé un modèle perceptif de portée universelle ; qu'il l'a appliqué à plusieurs domaines, la politique parmi eux ; que ce modèle s'avère politiquement déficitaire quand il sert à prélever des sources autochtones de sens ; que ces effets dépolitisans s'aiguisent quand Merleau-Ponty emploie le modèle perceptif pour élucider la pensée d'autrui ; et que, en conclusion, sa déconvenue dans ce domaine non seulement déprécie ses réflexions politiques, mais signale aussi que le modèle perceptif empêche une « pensée du politique » tout court.

## **LA CONDITION VISUELLE DE LA PENSÉE : DU « MODÈLE PERCEPTIF » AU « PROGRAMME DE PICTURALISATION »**

Un trait persistant du procédé merleau-pontien consista à envisager la pensée du point de vue de la perception. Il ne démordit jamais, en effet, de la conviction que « le mouvement de la pensée [est] du même ordre » que « l'éclatement du monde sensible entre nous : partout il y a sens, dimensions, figures par delà ce que chaque 'conscience' aurait pu produire ». <sup>1</sup> Cette homologie était

---

<sup>1</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Signes*. Paris : Gallimard 1960, p. 28. Avant tout je tiens à remercier chaleureusement les organisateurs du Colloque sur Merleau-Ponty à Lyon en octobre 2011, et en premier lieu le professeur Mauro Carbone, puisque sans leur soutien le présent texte n'aurait jamais abouti.

accordée avec une conscience originaire, silencieuse et passive, pour qui le monde apparaît tel quel dans son jaillissement muet de sens. Il s'agit d'un monde vécu en deçà du monde objectif, où le sens fuse ou sourd au lieu d'être constitué par le sujet. Merleau-Ponty y remarque l'aspect passif, originaire et primordial de toute perception, et souligne le contact naïf avec les choses qu'elle aide à reconquérir. En conséquence, « il y a des vérités comme il y a des perceptions : non pas que nous puissions jamais déployer entièrement devant nous les raisons d'aucune affirmation — il n'y a que des motifs. [...] Toute conscience est, à quelque degré, conscience perceptive. »<sup>2</sup>

C'est assurément un lieu commun d'affirmer que Merleau-Ponty s'est acheminé d'une phénoménologie de la perception, encore assujettie aux catégories héritées de la philosophie de la conscience, à une ontologie du visible. Il y a cherché un niveau ultérieur de la dimension de visibilité tout en ayant souci qu'elle garde la puissance de l'apparaître. Cette démarche a révélé un élément de profondeur en surface, une sensibilité diffuse et une réceptivité délocalisée, auxquels il a donné le nom de « chair » en allusion à ce qui nous rend sensibles de part en part. L'expérience perceptive, qui aux yeux de Merleau-Ponty permet une prise inédite sur la politique et sur l'histoire (voir *infra*), s'est laissé appréhender à la fin sous les espèces d'une pensée de la vision.

**Approfondir l'expérience perceptive.** Elle fut foncièrement scrutée dans *Le visible*, quoique la cible majeure de cet ouvrage ne soit plus la perception ordinaire. Considérée dans sa portée ontologique et devenue « vision », l'expérience perceptive y retient à la fois l'inachèvement constitutif qui caractérisait la perception (puisque vouée à ce que jamais nous sera tout à fait donné : « la chose est présence, mais aussi absence »<sup>3</sup>) et son aspiration à « accéder à un être de latence » (car à la fin « voir, c'est par principe voir plus qu'on ne voit »<sup>4</sup>). Si dans la perception un sujet percevant monopolisait la capacité de voir, en rapport à la vision le sujet devient résiduel puisqu'elle réduit le voyant à « une relation du visible avec lui-même ».<sup>5</sup> Et la vision exclut aussi « la chose perçue » parce que celle-ci y évolue vers une « modulation du visible ».

La vision contraste donc nettement avec la perception. Celle-ci articulait la mobilité corporelle avec les choses appréhendées et ainsi renonçait-elle à la « chose-objet », dès lors que le « corps propre » expressif assurait une synthèse présomptive mais qui toujours excédait la donnée telle quelle. La vision amplifie ce désistement puisqu'elle abandonne également le « corps-sujet », étant une expérience « sans titulaire » qui remet à une « généralité primordiale ».<sup>6</sup> Dépassant le principe d'une opposition entre la conscience et le corps, le sujet et l'objet, le moi et le monde, la vision est promue à la catégorie de « rencontre, comme à un carrefour, de tous les aspects de l'être ».<sup>7</sup> S'affirme donc la conviction que le visible n'est pas un objet et qu'en conséquence il ne peut pas être défini comme le corrélat d'un acte du sujet. Il possède une virtualité, une possibilité de latence qui l'empêchent d'atteindre la positivité et l'identité qui caractérisent tout ce qui est objectif. Il n'y a pas, d'un côté, des choses identiques à elles-mêmes et qui pourraient se présenter après coup à un voyant, et de l'autre côté, un voyant qui pourrait remplir ses intérêts intentionnels en s'ouvrant au visible. La vision, au dire de Diana Coole, « révèle l'agile réversibilité entre sens et matière (qui fait apparaître maladroits et réifiés les termes 'sujet' et 'objet') au niveau symbolique, exposant le vrai métabolisme de l'existence, la chorégraphie de la raison que finalement sera nommée 'hyperdialectique' ».<sup>8</sup>

---

<sup>2</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard 1945, p. 452.

<sup>3</sup> Merleau-Ponty, au cours du Collège de France de 1956, selon les notes prises par Xavier Tilliette et rapportées dans « *La démarche ontologique de Merleau-Ponty* », in *Maurice Merleau-Ponty. Le philosophe et son langage*. (Cahier n° 15 de *Recherches sur la philosophie et le langage*) Paris : Vrin 1993, p. 378.

<sup>4</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>5</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard 1964, p. 185.

<sup>6</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, *op. cit.*, p. 220.

<sup>7</sup> Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard 1964, p. 81.

<sup>8</sup> Diana Coole, « Thinking Politically with Merleau-Ponty ». *Radical Philosophy* 108 (2001), pp. 20-21.

**La vocation picturale de la pensée.** Cet scrutin de la vision porta Merleau-Ponty à conclure qu'il existe une parenté profonde entre l'activité du philosophe et celle du peintre ou écrivain. À ses yeux, selon la formulation de Mauro Carbone, « l'art et la littérature modernes ont réussi — avant la philosophie et plus effectivement qu'elle — à exprimer la 'mutation subie par le lien entre l'humanité et l'Être' qui, au dire de Merleau-Ponty, a eu lieu en notre temps ». <sup>9</sup> Mais c'est avant tout sur la pensée d'autrui que Merleau-Ponty exerça l'approche que ne peut recevoir d'autre nom que celui de « picturalisation ». En peu de mots, il imposa à un ensemble de doctrines célèbres une « perceptivisation », voire une « visualisation », et même, décidément, une « cézannisation » radicales. Comme une « cézannisation du texte », <sup>10</sup> en effet, a été décrite la pratique historiographique de Merleau-Ponty. Il faut préciser, toutefois, que son projet d'« artistiser » la pensée a dû confronter une équitable réserve : « La picturalisation à la Cézanne importée dans la méthodologie de l'histoire de la philosophie conduit à se demander si l'intentionnalité de la vision de la pomme est du même ordre que celle qui accompagne la lecture d'un texte. » <sup>11</sup>

L'aspect philosophiquement inquiétant de cette proximité du travail du philosophe à celui du peintre ou écrivain trouva son *locus classicus* lors de l'intervention d'Émile Bréhier au cours d'une séance de la *Société française de philosophie* tenue en 1946. Selon Bréhier, la démarche entreprise par Merleau-Ponty soulève la question de savoir « si la philosophie consiste [...] à s'engager dans les choses [...] au point de suivre toutes leurs inflexions, ou bien si la philosophie ne consiste pas dans une marche précisément inverse de cet engagement. » À quoi Bréhier ajouta cette aigüe remarque : « Je vois vos idées s'exprimant par le roman, par la peinture, plutôt que par la philosophie [...] votre philosophie aboutit à cette suggestion immédiate des réalités telle qu'on la voit dans les œuvres des romanciers ». <sup>12</sup> Cette méfiance initiale, toutefois, n'a pas réussi à enrayer le programme picturalisateur de Merleau-Ponty. On a pu affirmer judicieusement, en effet, que « [la réflexion merleau-pontienne passe] d'une philosophie sur la peinture à une philosophie *d'après* ou — plus exactement — une philosophie *selon* la peinture, philosophie dont *L'œil et l'esprit* serait l'ébauche ». <sup>13</sup> Dans cette œuvre expose Merleau-Ponty son idée maîtresse en déclarant succinctement que « cette philosophie qui est à faire, c'est elle qui anime le peintre [...] à l'instant où sa vision se fait geste, quand, dira Cézanne, il 'pense en peinture' ». <sup>14</sup> Sartre a eu donc raison d'affirmer : « [...] et puis il y a *L'Œil et l'esprit* qui dit tout pourvu qu'on sache le déchiffrer ». <sup>15</sup>

## LE MODÈLE PERCEPTIF ET LA PENSÉE MERLEAU-PONTIENNE DU POLITIQUE

Nombre d'auteurs ont constaté que les idées de Merleau-Ponty sur la politique (une composante certes atypique mais nullement un simple à-côté de sa philosophie) dépendent de son modèle perceptif pour la pensée. Notamment, Myriam Revault d'Allonnes a été explicite à ce sujet : « lorsque Merleau-Ponty, s'appuyant sur l'expérience perceptive [...] s'oriente de ce fait vers une rationalité ouverte et toujours menacée, il engage, dès la *Phénoménologie de la perception*, une

<sup>9</sup> Mauro Carbone, « Variations of the Sensible. The Truth of Ideas and the Idea of Philosophy in the Later Merleau-Ponty », in *Merleau-Ponty and the Possibilities of Philosophy. Transforming the Tradition*, ed. par B. Flynn, W. J. Froman et R. Vallier. New-York : SUNY Press 2009, p. 246.

<sup>10</sup> André Robinet, « Merleau-Ponty et l'histoire de la philosophie », in *Maurice Merleau-Ponty. Le philosophe et son langage*. (Cahier n° 15 de *Recherches sur la philosophie et le langage*) Paris : Vrin 1993, p. 35.

<sup>11</sup> *Loc. cit.*

<sup>12</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*. Lagrasse : Verdier 1996, pp. 75 et 78.

<sup>13</sup> Emmanuel Alloa, *La résistance du sensible. Merleau-Ponty critique de la transparence*. Paris : Kimé 2008, p. 71.

<sup>14</sup> Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard 1964, p. 60.

<sup>15</sup> Jean-Paul Sartre, *Les Mots et autres écrits autobiographiques*. Paris : Gallimard/Pléiade 2010, p. 1116.

certaine idée de l'action, de l'histoire et de la politique ». <sup>16</sup> D'ordinaire ce lien a été jugé de façon favorable, et l'on a accordé au programme de perceptivisation un effet déterminant sur la philosophie politique de Merleau-Ponty. Il crût lui-même que son modèle perceptif résoudreait les problèmes posés par la compréhension des phénomènes politiques et historiques alors que, à son avis, histoire et politique sont des domaines jumeaux. La perception, dans cette démarche, devait fonctionner à la fois comme horizon de sens et modèle d'existence. Il n'est point surprenant, en conséquence, que ses doctrines sur l'ontogenèse du sens (perception, expression, langage), tributaires du modèle perceptif, s'accordent avec ses vues sur la politique. À la fin, le sens fourni par les « noyaux intelligibles de l'histoire » <sup>17</sup>, quoique autochtone, dépend de « l'exercice de notre corps et de nos sens, en tant qu'ils nous insèrent dans le monde ». <sup>18</sup> D'un côté la charnière entre sens et politique pourraient bien être les concepts, et avec eux l'incessante possibilité de conceptualiser et dé-conceptualiser « politiquement ». De l'autre côté, l'ontogénéisme merleau-pontien semble-t-il avoir des effets peu compatibles avec une approche politique aux concepts, attendu que les différentes manières d'être-au-monde ne font qu'y récolter un sens préalable.

La pensée politique de Merleau-Ponty a eu certes un rôle décisif dans l'ensemble de son œuvre. Si l'on accepte que « ses textes relatifs à la politique — loin d'être qu'un appendice de sa pensée — sont indissociables de l'ensemble de sa philosophie », alors on est près d'admettre que « la réflexion de Merleau-Ponty sur la politique constitue une médiation fondamentale dans le cheminement de sa pensée ». <sup>19</sup> Au même temps on peut plausiblement affirmer que son modèle perceptif n'a pas contribué à légitimer cette « réflexion sur la politique ». Les efforts de Merleau-Ponty pour visualiser la pensée, en effet, peuvent avoir desservi ce crucial aspect de sa philosophie. Il n'est pas même hasardeux de maintenir que *le modèle perceptif, tout compte fait, a dépolitisé sa pensée.*

***Un penseur assidu de l'enjeu politique.*** Merleau-Ponty s'est toujours efforcé de penser politiquement. Surtout la perceptivisation de la philosophie telle qu'il l'a prônée implique en fait des visées éminemment politiques (bien que, comme on va le voir *infra*, cette intention ait amené d'imprévues conséquences dépolitisantes) pour peu que l'on accepte la définition avancée par Pierre Rosanvallon, pour qui le politique rassemble « les faits et les problèmes qui se situent dans l'*angle mort* » des disciplines sociales et humaines. <sup>20</sup> De prime abord, cette spécification aide à situer l'indiscutable portée politique de la pensée merleau-pontienne. Sa prédilection pour les secteurs du réel qui font résistance à la poussée intellectualiste (en fait, sa persistante recherche de l'« angle mort » négligé par les approches théoriques qui prédominaient en son temps) atteste une volonté de permanent décalage. Elle est particulièrement exemplifiée par son rejet de catégories cognitives fondamentales telles que l'adéquation et la transparence.

On ne peut pas spécifier ce que Merleau-Ponty entendit par « politique » au long de son itinéraire intellectuel sans recourir aux termes de contingence, historicité, décisionisme et situationnisme. D'abord il faut remarquer que Merleau-Ponty pensait la politique en lui attribuant une totale historicité, et ainsi il la voyait essentiellement changeante, équivoque et incertaine. À son avis, les décisions politiques doivent s'appuyer sur hypothèses contingentes ou, au mieux, sur gageures raisonnées mais toujours conditionnées par la situation historique. Le sens apporté par les « noyaux intelligibles de l'histoire » <sup>21</sup> que prélève le modèle perceptif apparaît « toujours vacillant et

<sup>16</sup> Myriam Revault d'Allonnes, « Merleau-Ponty : le philosophe et la politique ». *Chiasmi International* 3 (2001), p. 137.

<sup>17</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Les Aventures de la dialectique*. Paris : Gallimard 1955, p. 25.

<sup>18</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, *op. cit.*, p. 87

<sup>19</sup> Revault d'Allonnes, *Merleau-Ponty : le philosophe et la politique*, *op. cit.*, p. 135.

<sup>20</sup> Pierre Rosanvallon, *Pour une histoire conceptuelle du politique. Leçon inaugurale au Collège de France*. Paris : Seuil 2003, p. 21. C'est moi qui souligne (JMB). Le lecteur est prié de ne pas confondre ce livre avec l'article du même nom (et écrit par le même auteur) qui va être cité *infra*.

<sup>21</sup> Merleau-Ponty, *Les Aventures de la dialectique*, *op. cit.*, p. 25.

menacé », <sup>22</sup> et précisément cette fragilité les convertit en entités authentiquement « historiques ». Il n'y a donc pas d'invariantes à portée universelle qui puissent guider l'action politique. Pour s'orienter, elle doit s'astreindre à évaluer ce qui n'est que probable, et ce flottement produit l'inquiétude qui parcourt *Humanisme et terreur* : « Une dialectique dont le cours n'est pas entièrement prévisible peut transformer les intentions de l'homme en son contraire, et cependant, il faut prendre parti tout de suite. » <sup>23</sup> Les convictions merleau-pontiennes sur la politique suggèrent aussi l'idée qu'une situation devient politisée quand on y découvre une marge pour la contingence et donc pour la décision. En un mot, appartiendrait à la politique ce qui, en dehors de toute systématisation et loin d'obéir à la moindre nécessité, a lieu en l'absence d'un dessein manifeste et par l'effet d'accidents et de hasards. Cette hantise de la nécessité, par ailleurs, sous-tend la notoire maxime que la politique consiste à « s'occuper de l'événement contingent ». <sup>24</sup>

Un autre trait saillant de la pensée politique de Merleau-Ponty est sa conception du décisionisme. Elle reprend en fait, dans une perspective existentialiste, une notion importée de la philosophie politique allemande de son temps. Le rapport à la décision comme élément constitutif de toute politique fut surtout mis au premier plan dans *Humanisme et terreur*. Merleau-Ponty y signale que les effets de la guerre et l'occupation « remettent en question l'incontesté », étant donné que « la simple raison ne suffisait pas », <sup>25</sup> d'où il conclut que les conséquences priment sur les intentions lors d'une décision quelconque : « les intentions ne comptaient plus, mais seulement les actes ». <sup>26</sup> La responsabilité historique, aux yeux de Merleau-Ponty, « va au-delà des catégories d'intention et d'acte » <sup>27</sup> ; ce fut à ce temps-là, ajoute-t-il, que « chaque Français [...] était invité [...] à reconstituer l'État par son choix ». <sup>28</sup> Il faut préciser, toutefois, que dans un autre endroit Merleau-Ponty nous prévient contre la tentation de rétrograder à une pensée naturaliste et causale qui prétendrait « restituer les 'décisions' comme causes des 'processus' ». <sup>29</sup>

***Politique et histoire se confondent dans la pensée de Merleau-Ponty.*** Elles y ont pour soutien « le sens qui se dessine spontanément dans l'entrecroisement des actions par lesquelles l'homme organise ses rapports avec la nature et avec les autres ». <sup>30</sup> Fortement influencé par « le caractère hypothétique, faillible et contingent que Max Weber assigne à la connaissance historique », <sup>31</sup> et déclarant son souhait typiquement wébérien de « fonder une politique sur l'analyse de l'homme politique », Merleau-Ponty repousse toute nostalgie axée sur « une purification absolue de l'histoire, un régime sans inertie, sans hasard et sans risques ». <sup>32</sup> Ce compromis anti-absolutiste et anti-totalisateur, où politique et contingence deviennent harmonisées, sera repris et amplifié à la fin de son parcours intellectuel. Merleau-Ponty affirmera alors que « il y a plus d'un foyer de l'histoire, ou plus d'une dimension, plus d'un plan de référence, plus d'une source de sens ». <sup>33</sup> En tout cas l'insistance merleau-pontienne sur la contingence de l'histoire est indissociable de ses vues anti-nécessitaires sur la politique. C'est bien l'approche notoirement prônée par l'historien Reinhart

<sup>22</sup> Myriam Revault d'Allonnes, *Merleau-Ponty. La Chair du politique*. Paris : Michalon 2001, p. 66.

<sup>23</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Humanisme et terreur - Essai sur le problème communiste*. Paris 1980, p. 158.

<sup>24</sup> J. G. A. Pocock, *The Machiavelian Moment*, Princeton : Princeton U. P. 1975, p. 156.

<sup>25</sup> Merleau-Ponty, *Humanisme et terreur*, *op. cit.*, p. 125.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>29</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 235.

<sup>30</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*. Paris : Gallimard 1953, p. 69.

<sup>31</sup> Richard Wolin, « Merleau-Ponty and the Birth of Weberian Marxism », in : *Max Weber. Critical Assessments*, ed. par P. Hamilton, vol. 2. Londres : Routledge 1991, p. 364.

<sup>32</sup> Merleau-Ponty, *Les aventures de la dialectique*, *op. cit.*, pp. 44 et 12.

<sup>33</sup> Maurice Merleau-Ponty, Préface à *Signes*, *op. cit.*, p. 18.

Koselleck : « la théorie politique devient à la fois la pré-condition et le résultat de la connaissance historique ».<sup>34</sup>

Si politique et histoire se révèlent intimement enchevêtrées, questionner le sens habituel des concepts ordinaires aide à restaurer la dimension politique des choses et des événements. Le terme « politique », en ce cas, désigne l'opposition aux formalismes, aux systématismes et aux normativités, puisqu'il apparaît attaché aux notions de contexte, décision et contingence. Il symbolise l'opposition à la réification des concepts — par exemple celui de « pouvoir », souvent la cible majeure de toute démarche politique — ainsi que à la naturalisation des formes de coexistence sociale qui, comme l'État ou le capitalisme, caractérisent la modernité en Occident. La politique apparaît, en conséquence, comme une forme de relation sociale ouverte, c'est-à-dire affranchie d'une détermination ultime exercée par une nature humaine invariable ou par les puissances téléologiques de l'histoire.

**Merleau-Ponty, penseur du politique avant la lettre ?** Il envisagea si résolument les phénomènes politiques du point de vue fourni par la « constellation de l'empiètement »<sup>35</sup> (laquelle réunit l'accommodation mutuelle, l'*Ineinander*, le lien transgressif ou envahissant, l'inhérence réciproque, l'imbrication, l'enjambement), que ses idées sur ce sujet doivent être comprises en référence *au* politique plutôt que *à* la politique. Il coïncida donc, avant la lettre, avec les défenseurs actuels *du* politique, pour qui cette notion est loin d'être « une 'instance' ou un 'domaine' parmi d'autres de la réalité ». Au contraire : pour eux *le* politique « est le lieu où s'articulent le social et sa représentation, la matrice symbolique dans laquelle l'expérience collective s'enracine et se réfléchit à la fois ».<sup>36</sup> Pourvu, naturellement, qu'on interprète le terme « articuler » comme l'« imbrication de plusieurs processus » et donc on dédaigne des sens alternatifs tels que « s'organiser en éléments distincts concourant au fonctionnement d'un ensemble »,<sup>37</sup> attendu qu'ils nous mèneraient derechef à l'approche conceptualisant que Merleau-Ponty voulut précisément éviter à tout prix (voir *infra*).

Il convient de ne pas oublier, au demeurant, que la pensée *du* politique se fait avec des concepts ; elle ne pourrait pas exister, en effet, sans décisionisme conceptuel. Quand le penseur du politique confronte l'allure insaisissable de son objet (à la fin le politique rassemble « les faits et les problèmes qui se situent dans l'angle mort des disciplines humaines », selon l'heureuse formule déjà citée), il doit surmonter les mêmes défis conceptuels que la nature insaisissable du passé pose à l'historien (à condition, naturellement, que celui-ci ne se résigne pas à ne s'occuper que des concepts avancés par les sources et veuille en formuler de nouveaux *ex post*). L'approche de Merleau-Ponty doit être décrite comme un rapport *au* politique parce que, selon ces points de vue, *le* politique est ce qui permet à une société de tenir ensemble en lui assurant une prise sur elle-même.

## L'ONTOLOGIE RELATIONNELLE AMÈNE UNE DÉPOLITISATION LATENTE

Merleau-Ponty élabore une philosophie du lien transgressif ou envahissant, de l'empiètement mutuel, de l'*Ineinander*. Cette accentuation de l'inhérence réciproque, de l'imbrication et de l'enjambement régit sa pensée d'un bout à l'autre et s'y exprime dans des endroits tout-à-fait divers. D'abord dans son œuvre : « [on a droit à] s'étonner de cette inhérence du moi au monde et du moi à autrui, à nous décrire ce paradoxe et cette confusion, à faire voir le lien du sujet et du monde, du sujet

<sup>34</sup> Reinhart Koselleck, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*. Frankfurt/M.: Suhrkamp 2010, p. 338.

<sup>35</sup> Cette heureuse expression d'Emmanuel de Saint Aubert apparaît in p. 194 de *Le scénario cartésien. Recherches sur la formation et la cohérence de l'intention philosophique de Merleau-Ponty*. Paris : Vrin 2005.

<sup>36</sup> Pierre Rosanvallon, « Pour une histoire conceptuelle du politique ». *Revue de Synthèse* 1-2, janvier-juin 1986, p. 96.

<sup>37</sup> Dictionnaire français Le Robert

et des autres », <sup>38</sup> lien qui s'aiguise, d'ailleurs, quand notre corps nous projette « dans un monde naturel qui transparait toujours sous l'autre, comme la toile sous le tableau, et lui donne un air de fragilité », de façon que nous nous découvrons, par la suite, « attachés par nos racines à un espace naturel et inhumain ». <sup>39</sup> Ensuite dans ses notes de travail : « l'empiètement, qui est pour moi la philosophie ». <sup>40</sup> Finalement dans ses commentaires occasionnels : « ce qui m'intéresse en philosophie, c'est [...] le lien de l'esprit avec le reste — avec le corps, avec la société, avec le tout social ». <sup>41</sup> Partant de ces évidences, Emmanuel de Saint Aubert a eu raison de conclure que « Merleau-Ponty tente d'élaborer une philosophie du lien [...] lien de l'homme avec lui-même, avec autrui et avec le monde, qui engagent jusqu'au lien de l'être et du néant ». <sup>42</sup> Apothéose du « lien », donc, laquelle légitime à son tour le modèle perceptif. Car à la fin, comme le rappelle Pierre Cassou-Noguès, « la perception est une expression dans un système d'apparences déterminées par différenciation les unes par rapport aux autres et permettant, par empiètement, la position d'une chose ». Cela veut dire, succinctement exprimé, que dans la perception « les apparences prennent leur valeur les unes par rapport aux autres, comme les mots du langage ». <sup>43</sup>

***Les conséquences politiques d'un « empiètement compliqué ».*** Cette exaltation du « lien réciproque » ramène la doctrine merleau-pontienne à une ontologie radicalement relationnelle qui, avant tout, considère perception et cognition dans leur rapport réversible, source tant du sujet percevant comme de la chose perçue. Le fondement de cette ontologie est l'état de choses qu'on pourrait appeler, suivant encore Saint Aubert, un « empiètement compliqué ». C'est ce qui advient quand « l'empiètement devient mutuel, réciproque (non par revanche d'un empiètement sur l'autre, mais par trait structurel) », car à la fin « ce que Merleau-Ponty exprimera dans l'« *Ineinander* » c'est bien le fait que « il est 'de la nature' de l'empiètement d'être mutuel ». <sup>44</sup>

Cette ontologie foncièrement réversibiliste, dont « l'empiètement [en] fait l'originalité », <sup>45</sup> comporte deux exclusions cruciales. En premier lieu présuppose un réseau de relations qui, en fait, empêche toute sorte de conceptualisation. Les relations d'un objet ou d'un événement avec autres entités, en effet, leur confèrent leurs propriétés et leur statut ontologique. Il n'est pas possible de les classifier et les conceptualiser, puisque leur position flottante dans le réseau de relations réciproques a le dernier mot sur leur fragile identité. Comment concilier une ontologie relationnelle et réversibiliste avec la prétendue intelligibilité du monde ? (Transposée au modèle de la vision, cette perplexité entraîne que si « le voyant ne peut pas être posé au-delà du visible », en revanche il « ne peut pas être [...] identifié à une classe de visibles ». <sup>46</sup>) En second lieu, la capacité d'agir politiquement doit être comprise comme une propriété relationnelle puisqu'elle résulte du même réseau de rapports qui constitue les soi-disant « agents ». Ceux-ci, par conséquent, ne sont pas constitués avant et indépendamment des relations au sein desquelles ils « agissent » ; dans cet enjeu, réalité primaire et constitution se confondent. La primauté ontologique assignée aux relations porte à contempler les événements dès l'optique de sa constitution relationnelle. Mais la réalité du politique ne peut être appréhendée s'il n'y a au monde que relations, puisqu'alors la capacité d'agir politiquement s'avère une illusion. Comment concilier une ontologie relationnelle et réversibiliste avec la prétendue intelligibilité de l'action ?

<sup>38</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*. Paris : Gallimard 1996, pp. 74-75.

<sup>39</sup> Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 339.

<sup>40</sup> Note tardive de travail, transcrite par Saint Aubert dans *Le scénario cartésien*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>41</sup> Dit par Merleau-Ponty au cours du cinquième entretien avec Georges Charbonnier, transcrit par Saint Aubert à *Le scénario cartésien*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>42</sup> Saint Aubert, *Le scénario cartésien*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>43</sup> Pierre Cassou-Noguès, « La définition du sujet dans *Le visible et l'invisible* », in *Merleau-Ponty aux frontières de l'invisible*, ed. par M. Cariou, R. Barbaras et E. Bimbenet. Milan : A. C. Mimesis 2003, p. 169.

<sup>44</sup> Saint Aubert, *Le scénario cartésien*, *op. cit.*, p. 195.

<sup>45</sup> Cassou-Noguès, *La définition du sujet*, *op. cit.*, p. 170.

<sup>46</sup> *Loc. cit.*

## APPLIQUÉ À L'HISTOIRE, LE MODÈLE PERCEPTIF NE RÉUSSIT QU'À MOITIÉ

**Une dépolitisation manifeste : l'inégale réussite du modèle perceptif.** Nous avons signalé la dépolitisation *latente* subie par la pensée de Merleau-Ponty sous l'hégémonie de catégories comme celles de relation, réversibilité, lien envahissant, empiètement mutuel, *Ineinander*, inhérence réciproque, imbrication, ou enjambement. Dans ce qui suit on va montrer la dépolitisation *manifeste* produite par le programme de picturalisation. Ce procès nous portera à conclure que le modèle perceptif non seulement est aux prises avec la pensée politique de Merleau-Ponty, mais qu'il nuit aussi toute approche réflexive aux enjeux proprement politiques.

Merleau-Ponty s'ensable souvent dans des prolégomènes introductoires quand il applique le modèle perceptif à des domaines philosophiques conventionnels. Alors il se contente de *proposer* la perceptivisation/ visualisation de ses propres orientations, projet dont il n'en résulte souvent qu'un programme inabouti. Marcel Gauchet a bien raison de signaler que « comme la plupart des phénoménologues, Merleau-Ponty en est indéfiniment resté aux préliminaires, dans des considérations qui peuvent être très justes sur la manière de traiter l'objet, mais finalement sans traiter aucun objet ». <sup>47</sup> Maintes fois il « en resta aux préliminaires », en effet, en égard de l'être, la perception, le langage, autrui, la peinture, la littérature.

Seulement trois tâches échappèrent à cet inaccomplissement : la présentation de sa propre pensée, où son programme de picturalisation réussit de façon éclatante ; l'éclaircissement du processus historique, où son modèle visualisateur ne fût efficace qu'à demi ; et l'accès à la pensée d'autrui, où ses vues perceptivistes obtinrent un évident insuccès.

**D'abord un triomphe : Merleau-Ponty visualise sa propre pensée.** La vocation picturale de la pensée, soutenue par Merleau-Ponty durant si longtemps, fut mise en œuvre par lui-même, avec une remarquable réussite, dans la plupart de ses écrits. En eux la conceptualité inachevable, l'emploi de termes étrangers au contexte, le foisonnement et la fluctuation terminologiques, ainsi que le recours aux exemples concrets et imagés, donnent l'impression qu'il cherche moins à transmettre des idées claires (secondant en cela, de son propre aveu, « le peintre et l'écrivain ») qu'à « réveiller les expériences qui l'enracineront dans les autres consciences ». <sup>48</sup> Le terme « réveiller » est ici éloquent puisqu'il y remplace le plus prévisible « communiquer ».

Ce fut surtout dans ses propres textes, en effet, où Merleau-Ponty se hasarda à pratiquer la perceptivisation/ visualisation qu'il prônait pour tous les domaines de la pensée. Cette auto-application effective du modèle perceptif prit diverses tournures. Consista à imposer une conceptualisation opératoire qui accrût dramatiquement le contenu d'« impensé » de ses écrits (voir *infra*), à employer des procédés descriptifs à preuve de paraphrase, et à adopter l'approche transcatégoriale par laquelle tous les enjeux de sa pensée apparaissent interconnectés. Selon Claude Lefort, en effet, « la vérité de l'œuvre de Merleau-Ponty [...] se produit dans son écriture même », attendu qu'elle « passe par une certaine *perte* de la parole et défie l'objectivation », et dès lors « avec le langage de Merleau-Ponty c'est le statut même de la philosophie qui est en cause ». <sup>49</sup> Enfin l'auto-application du modèle perceptif persuada Merleau-Ponty que son projet philosophique était

---

<sup>47</sup> Marcel Gauchet, *La condition historique*. Paris : Gallimard/Folio 2003, p. 66.

<sup>48</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*. Paris : Gallimard 1996, p. 25.

<sup>49</sup> Claude Lefort, *Sur une colonne absente. Écrits autour de Merleau-Ponty*. Paris : Gallimard 1978, pp. 114-115. Souligné par Lefort.

malaisément conceptualisable, ce qui explique son ultérieure poursuite d'une espèce de « non-savoir ».

*Une vision antipolitique, ou une vision politisée de l'histoire ?* En ce qui concerne l'histoire il ne fait pas de doute, d'abord, que le modèle perceptif orienta la pensée de Merleau-Ponty. Les témoignages de cette perceptivisation sont nombreux, et les notes de travail en accentuent la force : « Les problèmes de savoir quel est le sujet de l'État, de la guerre, etc., [sont] exactement du même type que le problème de savoir quel est le sujet de la perception : on ne résoudra [la] philosophie de l'histoire qu'en résolvant [le] problème de la perception. »<sup>50</sup> Sur la nécessité de perceptiviser l'histoire, en effet, Merleau-Ponty fut toujours extrêmement explicite : « Il faut réveiller, *par la philosophie perceptive*, une sorte d'histoire sauvage, par opposition à une histoire tout objective, et à une histoire jalouse qui réduit les hommes du passé à ne plus rien dire ».<sup>51</sup>

Au-delà de ces professions de foi perceptiviste, soutenues par un ubiquitaire « *Ineinander* profond », Merleau-Ponty n'oublia jamais que ses vues sur l'histoire et sur la politique étaient fragilisées par un dilemme crucial, nettement formulé par Richard Wolin : « que peut-on faire pour transmettre intelligibilité à l'histoire, étant donné que la doctrine qui semblait pouvoir mieux réussir — le matérialisme historique [était convaincu que] le sens de l'histoire est objectivement donné d'une fois pour toutes — s'est elle-même discréditée ? ».<sup>52</sup> En d'autres mots : Y-a-t'il une réalité qu'on pourrait appeler « brute » puisque tout à fait déstructurée et donc dépourvue du moindre sens autochtone, mais tout de même capable de l'acquérir par le concours de « matrices symboliques qui ne préexistent nulle part »,<sup>53</sup> c'est-à-dire des schémas interprétatifs demandés par les « noyaux intelligibles de l'histoire » que résultent des intentions et des attitudes des agents ? Y-a-t'il une réalité informe et disparate, par conséquent, dont la seule prérogative serait celle strictement négative d'exercer un « droit de veto » (selon l'heureuse formulation de Reinhart Koselleck<sup>54</sup>) sur nos assignements de sens ?

Ou bien, au contraire, y-a-t'il dans la réalité des signes ou des indications dispersées qui guident la superposition des opportunes mailles de sens, de façon que les agencements d'ordre « culturel » ont été abstraits d'une réalité qui en quelque sorte les pré-contenait ? Il va sans dire que, en ce cas, loin d'être la réalité un substrat prêt à recevoir des successives projections de sens, apparaît plutôt comme un système transsubjectif de référence. En peu de mots : l'ouverture de l'être humain au monde, tout comme l'articulation de ce même monde, apportent-elles une dimension normative aux mailles de sens que nous sommes en mesure de leur surimposer ? L'œuvre de Merleau-Ponty montre qu'il oscilla sans cesse entre ces deux points de vue. Dans certains cas il nous enjoint à « saisir le sens du monde ou de l'histoire à l'état naissant », mais cet impératif contrarie sa notoire conviction que « on ne trouve dans l'histoire que ce qu'on y met soi-même », tout en invalidant la présomption que le sens, à la fin, pourrait être conçu comme transcendance.<sup>55</sup>

Selon ce dernier aperçu, la réalité nous apparaît structurée parce que certains ordres nécessaires (mailles culturelles, agencements sociaux, institutions fonctionnelles) lui apportent un sens au moins latent. Les deux exemples que Merleau-Ponty propose souvent, et qu'il qualifie de « 'vérités' relatives ou conventionnelles », sont le marxisme en philosophie et la perspective en

<sup>50</sup> Note de travail citée par Claude Lefort dans *Sur une colonne absente*, *op. cit.*, p. 143.

<sup>51</sup> Affirmé par Merleau-Ponty au *Cours sur les états passifs* de 1955 et rapporté par Xavier Tilliette dans *La démarche ontologique de Merleau-Ponty*, *op. cit.*, p. 384. C'est moi qui souligne (JMB).

<sup>52</sup> Wolin, *Merleau-Ponty and the Birth of Weberian Marxism*, *op. cit.*, p. 364.

<sup>53</sup> Merleau-Ponty, *Les Aventures de la dialectique*, *op. cit.*, p. 25. C'est moi qui souligne (JMB).

<sup>54</sup> Reinhart Koselleck, « Standortbindung und Zeitlichkeit. Ein Beitrag zur historiographischen Erschließung der geschichtlichen Welt », in *Vergangene Zukunft: Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*. Frankfurt/M. : Suhrkamp 1984, p. 206.

<sup>55</sup> Le *locus classicus* de cette oscillation, qu'on trouve disséminée dans l'œuvre de Merleau-Ponty, est l'*Avant-propos* de *Phénoménologie de la perception*.

peinture. Il désigne diversement la « demande » fondamentale de sens qu’accomplit la réalité, la nommant selon les cas « historicité primordiale », <sup>56</sup> « histoire des profondeurs », « histoire verticale » ou « intérieure », et aussi « histoire dans l’histoire ». La cause de cette inlassable sollicitation de sens, selon Merleau-Ponty, est que la dynamique de l’histoire, pour ainsi dire, constamment se dépasse à elle-même en sa qualité de « système holistique qui progresse vers un état d’équilibre ». A la fin, selon *Humanisme et terreur*, « l’histoire possède une *Gestalt* » <sup>57</sup> et dès lors elle demeure indifférente à des catégories aussi sommaires que vrai/faux ou cause/effet. La disjonction que nous venons de référer, en tout cas, entraîne la difficulté fondamentale de décider si l’histoire demande : 1) des sens prédéterminés ; 2) alternativement, des sens que dépendent de facteurs historiques mais qui n’ont rien à voir avec la politique (comme dans les arts ou dans le langage) et qui corroborent un sens latent o pré-annoncé, puisqu’ils sont enfin « ouverture ou sublimation, et pas du tout production » ; 3) finalement, des sens imposés par l’action « politique ».

## UNE VISION POLITISÉE DU PROCESSUS HISTORIQUE

Les vues de Merleau-Ponty sur l’histoire sont connues : la nécessité y est toujours reconduite à la contingence des événements temporels; l’aspiration à la vérité y est dissipée par le clair-obscur de tous les regards sur le passé; la prétention à l’exactitude y doit faire face aux allures équivoques de la *doxa*. Selon Merleau-Ponty, « en histoire tout porte, tout compte » et donc en elle « il n’est pas d’analyse qui soie dernière » <sup>58</sup>. Tout en insistant sur « la relativité et la volatilité de la signification historique », <sup>59</sup> il convient aussi que d’ordinaire a lieu une coagulation temporelle des sens survenus. Comme le signale Xavier Guchet, Merleau-Ponty sait bien que « le fait historique peut sédimenter et devenir une ‘dimension’ dans laquelle devront à l’avenir s’installer tous ceux qui feront quelque chose de valable ». <sup>60</sup> Mais les intentions de « ceux qui à l’avenir feront quelque chose de valable », si bienveillantes soient-elles, peuvent être déplacées par la dynamique non-intentionnelle de l’histoire jusqu’à produire des résultats de portée contraire à ceux qui furent visés. Et inversement, ces agents historiques peuvent être conduits à user des moyens qui contredisent les objectifs recherchés pour la seule raison qu’ils s’avèrent finalement nécessaires. Cette célébration de la contingence, curieusement, est projetée à la même époque sur le marxisme, dont Merleau-Ponty dénonce comme vestiges hégéliens la rigidité totalisante et progressiste mais où, en revanche, il entrevoit la promesse d’une pensée ouverte et possibiliste, sensible aux contradictions et aux conflits. Il s’agirait donc d’une doctrine souple, capable d’hésiter devant plusieurs directions à chaque moment, et convaincue « qu’une autre histoire est possible, qu’il n’y a pas de destin, que l’existence de l’homme est ouverte ». <sup>61</sup> Invoquant en somme un relativisme tempéré par le poids des nécessités, Merleau-Ponty se montre persuadé que la fragilité constitutive de l’histoire impose un principe d’action politique dominé par les risques et l’incertitude.

Comme on le voit, initialement le marxisme acquit un indéniable poids dans la pensée de Merleau-Ponty. Il arriva à accepter l’existence d’un sens global dans l’histoire, quoique hégéliennement interprété comme la progression vers une société sans classes guidée par l’auto-conscience du prolétariat. Mais ces idées sur l’histoire et la société se mirent à évoluer quand,

<sup>56</sup> Cfr. Merleau-Ponty, *L’œil et l’esprit*, op. cit., p. 13.

<sup>57</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Humanisme et terreur*. Paris: Gallimard 1947, p. 237.

<sup>58</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, op. cit., p. 28.

<sup>59</sup> Fabrice Colonna, « L’intercession du fétiche. Merleau-Ponty et Marx ». *Chiasmi International* 7 (2005), p. 291.

<sup>60</sup> Xavier Guchet, « Merleau-Ponty, Simondon et le problème d’une ‘axiomatique des sciences humaines’ ». *Chiasmi International* 3 (2001), p. 111.

<sup>61</sup> Maurice Merleau-Ponty, “Autour du marxisme”, in *Sens et non-sens*. Paris : Gallimard 1996, p. 144.

parallèlement à son affermissement philosophique, Merleau-Ponty approfondit son expérience politique. Alors il répudia l'extrémisme d'*Humanisme et terreur* et combattit le legs marxiste dans *Les aventures de la dialectique*. Cet ouvrage, notamment, accuse le marxisme de ne pas avoir été capable de synthétiser les aspects subjectifs et objectifs de l'action. Ayant demeuré aveugle aux inévitables ambiguïtés du monde historique, il n'aurait point compris que liberté et contrainte, activité et passivité, ou initiative et conformisme se nécessitent réciproquement. Ainsi désamorça Merleau-Ponty la thèse que l'histoire est parcourue par un sens univoque et global, et la remplaça par la doctrine wébérienne compromise avec la fragmentation, la contingence et la faillibilité. Par la suite continua-t-il à concevoir l'histoire selon l'approche que la formule « milieu louche » devait affiner plus tard. Elle n'est, en effet, qu'un « milieu mixte, ni choses ni personnes, où les intentions s'amortissent, se transforment, dépérissent, mais quelquefois aussi renaissent et s'exaspèrent, se nouent l'une à l'autre, se multiplient l'une par l'autre ». <sup>62</sup> Ce fut bien ce « thème fondamental » que Merleau-Ponty retrouva, si l'on croit Raymond Aron, en rapprochant l'épuration en France et les procès de Moscou, attendu qu'il y décela « l'ambiguïté de l'histoire, l'incertitude de l'avenir et la responsabilité de l'individu ». Il estimait, en effet, « qu'en raison de l'incertitude de l'histoire l'homme est rejeté en lui-même et à la responsabilité de ses décisions, que l'histoire est ambiguë, et qu'elle peut après coup faire apparaître comme criminelle une décision qui avait été prise éventuellement dans une intention non criminelle ». <sup>63</sup>

***La perceptivisation pourrait ne pas exclure le politique.*** L'histoire fait donc voir les ambiguïtés de l'expérience concrète, selon Merleau-Ponty, bien plus distinctement que, par exemple, la perception ou le langage. Cet éclairage par l'histoire explique le permanent attrait qu'elle exerce sur sa pensée. À ses yeux, selon Xavier Guchet, l'histoire « fait la substance même de notre existence concrète, à la jointure des conditions objectives et d'une liberté qui œuvre dans le monde, et à ce titre elle doit devenir le 'centre des réflexions du philosophe' ». <sup>64</sup> Celles de Merleau-Ponty, en tout cas, conclurent que l'histoire générale de l'humanité se dépasse sans se transcender, ouvre des voies nouvelles pour les renfermer aussitôt, et ne tire le moindre enseignement d'aucun passé ; en un mot, elle « piétine sur place ». Plus spécifiquement, cette vision de l'histoire générale rappelle la distinctive conception merleau-pontienne de l'histoire de l'art, étant donné que « c'est toute l'histoire humaine qui en un sens est stationnaire ». <sup>65</sup> Elle exhibe ainsi un caractère immuable qui pourtant s'avère compatible avec des ondolements dissimulés. Qu'il y ait, aux yeux de Merleau-Ponty, « un mystère de l'histoire, [...] la présence vivante d'un mouvement constamment en excès par rapport à lui-même et qui ne cesse de se reprendre », cet énigme est imputable, dans les mots de Revault d'Allonnes, à un « surplus ou surabondance de sens, [...] une infinie richesse de l'implicite ». <sup>66</sup> Merleau-Ponty éclaira lapidairement cet état de choses : « la compréhension historique dégage des noyaux d'intelligibilité qui font qu'il y a *du* sens mais non *un* sens ». <sup>67</sup>

Que l'histoire, en conséquence, et comme l'exprime Claude Lefort, soit « le lieu même de nos interrogations et de nos étonnements » (et tout en admettant que « nos pensées prennent naissance dans un temps et une société, que la philosophie découvre son attache dans le milieu de l'histoire », mais en reconnaissant aussi que le « lieu » mentionné « porte dans sa structure même une indétermination » <sup>68</sup>), porte à se demander si la tâche de la philosophie relativement à ce « lieu », et bien davantage qu'à se résoudre dans un « rapport d'expression », ne consiste-t-elle en fait à « restituer cette indétermination dans le cadre de son propre symbolisme ». <sup>69</sup> C'est à la lumière de ces

<sup>62</sup> Merleau-Ponty, *Les Aventures de la dialectique*, op. cit., p. 175.

<sup>63</sup> Raymond Aron, *Leçons sur l'histoire*. Paris 1989, pp. 67-68.

<sup>64</sup> Guchet, *Merleau-Ponty, Simondon, et le problème d'une 'axiomatique des sciences humaines'*, op. cit., p. 105.

<sup>65</sup> Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'esprit*, pp. 91-92.

<sup>66</sup> Revault d'Allonnes, *Merleau-Ponty. La chair du politique*, op. cit., p. 97.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>68</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, op. cit., p. 88.

<sup>69</sup> Lefort, *Sur une colonne absente*, op. cit., pp. 102-103.

paradoxes que la perceptivisation historiographique peut être entamée, inspirant une approche dont Claude Langlois à nettement cerné les traits. Cette perceptivisation, à son avis, « insisterait sur les rites, nouveaux et anciens, les pratiques, les figures, le langage du corps et des corps, celui des gestes, des vêtements, une histoire qui sacrifierait moins à l'aristocratie de l'idée mais davantage à la démocratie du document commun ». Elle ferait face à une historiographie convaincue qu'« il n'est d'histoire qu'intelligible, que tout est idée d'abord », et qui donc poursuit « une idée sans cesse confrontée à sa réalisation politique, une idée qui est tout à la fois mythification, fiction et principe surréel, donc fondateur, [...] une idée qui d'un même mouvement informe la nouveauté et par là-même reconstruit le passé qui s'abolit ».<sup>70</sup>

## ALTERNATIVEMENT, UNE VISION DÉ-POLITISÉE DE L'HISTOIRE

Merleau-Ponty considéra notoirement que l'émergence de la signification à partir du sens perceptif est un phénomène crucial et que, plus spécifiquement, elle devrait guider toute approche historiographique. Il nomma « expression » ce surgissement, et persista à attribuer aux choses un sens présumé immanent, originaire et irréductible. Ces convictions le firent conclure, selon la formulation de James Schmidt, que « tout comme la vie individuelle, l'histoire a un sens ». À condition, bien sûr, de ne pas oublier que « rien au monde n'assure qu'une idée ou une histoire auront seulement *un* sens dès le commencement jusqu'à la fin », tout en admettant que « malgré cela, les vies et les histoires sont condamnées au sens » puisque « elles ne peuvent ne pas exprimer quelque chose ».<sup>71</sup> Bien plus succinctement, Merleau-Ponty affirma dans *La prose du monde* que « l'expression continue l'histoire et en même temps la recrée ». Selon une essentielle croyance merleau-pontienne, effectivement, « les choses ne sont pas muettes » et dès lors l'histoire produit par ses propres moyens ses façons distinctives de s'arranger et se configurer. « L'avènement de l'histoire », commente Revault d'Allonnes, « s'ancre dans une expression primordiale, dans la coappartenance de l'homme et du monde ».<sup>72</sup>

Cette «coappartenance », à son tour, explique que Merleau-Ponty ait soutenu que *tous les modes d'articuler le monde sont co-originaires, c'est-à-dire qu'il n'y a pas la moindre différence de rang séparant les structures pré-signifiantes de celles proprement signifiantes*. Il n'existe donc aucune « émergence » menant aux significations de hiérarchie supérieure. Le monde du sens demeure ancré dans le monde visible, où déjà la perception est d'abord symbolisme. « Il y a un sens autochtone du monde qui se constitue dans le commerce avec lui de notre existence incarnée et qui forme le sol de toute *Sinngebung* décisive. »<sup>73</sup> En d'autres mots, toutes les modalités de sens surgissent avec la perception. Elles deviennent « extraites » du tissu ontologique, soit que, comme Merleau-Ponty l'affirma d'abord, « les perspectives se recoupent, les perceptions se confirment, un sens apparaît »,<sup>74</sup> ou bien que, comme maintient *Le visible*, elles sont « ouverture ou sublimation, mais en aucun sens production ». C'est donc comme si les incitations du monde, les « signes dispersés » que celui-ci émet (« nous donnons son sens à l'histoire, mais non sans qu'elle nous le propose »<sup>75</sup>), aient comme strict répondant « les pouvoirs de donner sens que possède le corps »,

<sup>70</sup> Claude Langlois, « François Furet: l'atelier de la Révolution ». *Esprit* (juin 1990), pp. 16-17.

<sup>71</sup> Schmidt, *Maurice Merleau-Ponty, op. cit.*, 121.

<sup>72</sup> Revault d'Allonnes, *Merleau-Ponty. La chair du politique, op. cit.*, p. 102.

<sup>73</sup> Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception, op. cit.*, p. 503.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. xv.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 513.

comme affirmait la *Phénoménologie de la perception*. Dès lors il est pertinent de conclure que le « sens de l'histoire », après tout, « est immanent à l'événement interhumain et fragile comme lui ». <sup>76</sup>

**Un apolitique avènement du sens.** Merleau-Ponty identifie donc le processus historique et le processus d'expression, un accord qui, entre autres avantages, lui permet d'approfondir l'énigme de la perception moyennant un détour par l'histoire de l'art. Tout compte fait, l'histoire comme « phénomène d'expression » n'est pas autre chose qu'« une marche qui crée elle-même son cours et retourne en soi-même, un mouvement sans autre guide que sa propre initiative et qui pourtant ne s'échappe pas hors de lui-même, se recoupe et se confirme de loin en loin ». <sup>77</sup> Ranger ainsi l'idée d'histoire dans un agencement expressif comporte restituer aux choses du passé l'ambiguïté qui leur est inhérente. Surtout leur réassure le privilège de ne pouvoir être placées à distance, et les immunise ainsi contre le regard dégagé et analytique. « Le concept d'histoire dans son vrai sens », soutient Merleau-Ponty, pourrait être retrouvé si on s'habitue à prendre pour guide « l'intimité de toute expression à toute expression, leur appartenance à un seul ordre », car à la fin il est préfiguré « dans l'exemple des arts et du langage ». <sup>78</sup> C'est-à-dire que si l'histoire « a du sens » c'est parce que toutes ses dimensions sont liées par un processus d'expression réciproque. Nul autre que Claude Lefort a analysé cette « réciprocity expressive » avec une si éclairante précision. Il y a entrevu « l'autre côté de tout phénomène historique », perçu comme un « milieu différencié, se développant à l'épreuve de sa division interne, et sensible à lui-même en toutes ses parties », et par là soumis à « l'exigence d'un déchiffrement interminable de la genèse du sens ». <sup>79</sup> Seul ce point de vue, en effet, permet de comprendre comment des « oppositions qui se livrent sur un registre de l'expérience se reportent sur un autre registre », <sup>80</sup> un aperçu que, comme bien d'autres, suscite ce que nous avons appelé *infra* « l'hétérologie en trompe-l'œil » de Merleau-Ponty.

A ses yeux le sens « advient » dans l'histoire d'une façon qui rappelle son émergence au milieu d'une communauté linguistique (un aperçu redevable à son innovante lecture de Saussure), puisque ceux qui parlent un langage donnent vie à des déterminants structuraux dont eux-mêmes en ignorent la portée. Quoique Merleau-Ponty ait maintenu que « pour comprendre en histoire l'union de la contingence et du sens, nous avons précisément besoin d'une rationalité dans la contingence, une logique vécue, une auto-constitution », <sup>81</sup> on voit donc qu'il affirme tout autre chose qu'un primaire « droit de veto » que le passé exercerait sur nos assignations de sens. On peut dès lors attester que les idées merleau-pontiennes sur l'histoire tendent subrepticement à déprécier l'enjeu politique comme tel. Cette discrète mésestime fait écho à la conviction qui l'accompagna dès *La structure du comportement* : le monde naturel est en lui-même un agencement de formes interdépendantes d'où émerge le sens proprement humain.

## UN EMBARRAS POLITIQUE : LES APPROCHES À LA PENSÉE D'AUTRUI

**Les aventures de l'impensé.** L'engagement filoperceptif de Merleau-Ponty le porta notamment à maintenir que les philosophies possèdent invariablement une « face cachée » prépondérante, largement connue par le terme célèbre d'« impensé ». La visualisation merleau-pontienne de la pensée d'autrui atteint son apogée avec cette notion. Merleau-Ponty s'en sert pour

<sup>76</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie et autres essais*. Paris : Gallimard 1960, p. 53.

<sup>77</sup> *Loc. cit.*

<sup>78</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, *op. cit.*, p. 91.

<sup>79</sup> Claude Lefort, *Écrire. A l'épreuve du politique*. Paris : Calmann-Lévy 1992, pags. 71-72.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>81</sup> Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*, *op. cit.*, p. 75.

transposer au domaine philosophique son parti-pris capital de « restituer l'allusif, le lacunaire du perçu, [étant donné que] la chose est présence, mais aussi absence », <sup>82</sup> une démarche qui, à son tour, repose sur la conviction que « les réalités fugaces et évanescences (reflets, mirages, ombres) sont les indices d'un invisible adhérent à la perception ». <sup>83</sup> Un indéfectible compromis perceptif, par conséquent, confère légitimité au *modus operandi* de Merleau-Ponty quand il confronte la production philosophique des auteurs canoniques. Dans ces approches il prétend montrer avant tout que leurs œuvres contiennent les éléments de leur propre dépassement. Le seul moyen d'y accéder consiste à dégager en elles un « impensé » dont la portée carentielle ne doit pas faire oublier qu'il appartient de plein droit à l'auteur de l'œuvre envisagée. Il s'agit donc de situer œuvre et auteur sous un éclairage certes inattendu, mais capable de faire apparaître les options fondamentales qui étaient bien à chaque auteur sans qu'il en eût une réelle conscience.

Pourtant Merleau-Ponty tâtonna assez avant d'arriver à ce résultat. Dans *Phénoménologie de la perception*, par exemple, il prétendait encore (voir *infra*) accéder à l'« intention totale » des idées et des doctrines. Cette naissante fascination pour un « impensé » rudimentaire provint de son rejet de la pensée causale, tout comme son compromis anti-explicatif l'inclina à perceptiviser la pensée. Au dire de Merleau-Ponty, l'expérience perceptive abolit toute explication causale de la perception, et si notre existence quotidienne semble discourir par des voies causales, c'est parce que l'expérience naturalisée y occupe le lieu de l'expérience vécue. « Un phénomène en déclenche un autre, non par une efficacité objective, comme celle qui relie les événements de la nature, mais par le sens qu'il offre — il y a une raison d'être qui oriente le flux des phénomènes sans être explicitement posé en aucun d'eux, une sorte de raison opérante. » <sup>84</sup> Cet anti-causalisme, au demeurant, aide à évaluer l'innovation historiographique merleau-pontienne. Quand les historiens de la pensée présupposent la pleine possession et la transparence absolue des idées étudiées, ils invoquent souvent un résidu ou vestige totalisateur, de portée causaliste et scientiste. C'est contre ces présomptions, qu'on persiste à appliquer aveuglement à la pensée d'autrui, que Merleau-Ponty élaborait la notion capitale d'« impensé ».

***Perceptiviser la pensée d'autrui comporte un long parcours.*** Le projet perceptivisateur de Merleau-Ponty comprit une phase préliminaire centrée sur l'approche qu'il appelait alors « histoire intentionnelle » et dont la notion centrale était l'« intention totale » d'une philosophie. Selon *Phénoménologie de la perception*, « comprendre » <sup>85</sup> une doctrine veut dire en « ressaisir l'intention totale, [...] l'unique manière d'exister qui s'exprime [...] dans toutes les pensées d'un philosophe ». <sup>86</sup> La « vérité » d'une philosophie apparaît, par la suite, comme une intention paradoxale qui déborde toute positivité. « Il y a des vérités comme il y a des perceptions [...]. Toute conscience est, à quelque degré, conscience perceptive. » <sup>87</sup> Appréhender une pensée quelconque, par conséquent, implique obtenir « la formule d'un unique comportement à l'égard d'autrui, de la Nature, du temps et de la mort ». Il s'agit, en d'autres mots, d'accéder à la « structure d'existence » dans laquelle il faudra « replacer les causes et le sens de la doctrine », ou encore atteindre l'« unique noyau de signification existentielle » qui a permis à chaque penseur de penser « à partir de ce qu'il est ». <sup>88</sup> Ainsi Merleau-Ponty ne craint point d'étendre à toutes les étapes de l'histoire de la pensée sa conviction que « le philosophe écrit plusieurs livres pour dire une chose entrevue dès le début ». Il exemplifia ces aperçus dans *Phénoménologie et sciences de l'homme*, où il avoua son intention de « développer [les idées des phénoménologues] non selon leurs textes mais selon leurs intentions ». Il y fit aussi allusion au

<sup>82</sup> Merleau-Ponty, cours du Collège de France de 1956, selon les notes prises par X. Tilliette et reportées dans *La démarche ontologique de Merleau-Ponty, op. cit.*, p. 378.

<sup>83</sup> *Loc. cit.*

<sup>84</sup> Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception, op. cit.*, p. 61.

<sup>85</sup> Les guillemets sont de Merleau-Ponty.

<sup>86</sup> Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception, op. cit.*, p. xiii.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 452.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. xiv.

« sens légitime » des textes philosophiques, selon lui tributaire de « ce que le philosophe a prétendu dire », mais indifférent au « sens de ce qu'il a dit ». <sup>89</sup>

Merleau-Ponty proposa plus tard l'« histoire verticale » de l'« impensé » qui, à ses yeux, parcourt l'arc historique de la philosophie. C'est-à-dire que les philosophies du passé renvoient les unes aux autres et, prises ensemble, interrogent une réalité qui est la même pour toutes. Selon Merleau-Ponty, en effet, les philosophies surgies au long de l'histoire gardent entre elles un rapport similaire à celui qui, dans la perception, attache le sujet corporel aux choses. Celles-ci ne peuvent être arrachées à l'étoffe du monde et par la suite recevoir une identité irrévocable. De la même façon, les systèmes de pensée apparus successivement dans le passé ne peuvent être ordonnés selon critères extrinsèques, ou sérialisés par une vision téléologique surplombante. Pour le modèle perceptif, en conséquence, l'authentique tâche de la philosophie consiste à s'efforcer de penser toujours à neuf dans un interminable exercice de recommencement. La portée anti-intellectualiste de ce compromis avec un « impensé » englobant interdit de morceler les philosophies du passé en une série d'« objets de pensée » qu'il serait loisible d'isoler, d'analyser, et donc de posséder.

En termes généraux, la notion d'« impensé » est ancillaire d'une historiographie inspirée par les philosophies de la conscience, précisément le modèle dont Merleau-Ponty se distanca dans *Le visible* et par réaction auquel il y remania son approche à la pensée d'autrui. Dans cet ouvrage prime le « sens de configuration » de toutes les philosophies, conçues comme des perspectives à travers lesquelles l'« être effectif » apparaît avec plus ou moins de netteté. « Histoire de la philosophie comme *perception* des autres philosophies, empiètement intentionnel sur elles, pensée propre qui ne les tue pas, soit en les dépassant, soit en les copiant. »<sup>90</sup> Ainsi surgit devant l'historien une espèce de « monde intelligible à facettes »<sup>91</sup> qui, loin de survoler objectivement le monde, réussit à le faire voir par le moyen de « latences en cigogne ». <sup>92</sup> Quand nous nous immergeons dans le passé de la philosophie, en d'autres mots, « l'être effectif, présent, ultime et premier, la chose même, sont par principe saisis par transparence à travers leurs perspectives, ne s'offrent donc qu'à quelqu'un qui veut, non les avoir, mais les voir, [...] *les laisser être et assister à leur être continué*, qui donc *se borne à leur rendre* le creux, l'espace libre qu'ils *redemandent*, la résonance qu'ils *exigent* ». <sup>93</sup> Le prestigieux « sens théorétique » des philosophies canoniques devient donc réduit à un « sens de configuration » en harmonie avec le modèle perceptif. Transposé au monde de chaque jour, ce constat suggère que la conceptualisation ordinaire des choses devrait être sous-tendue par une « politique de la vision ».

## UNE HÉTÉROLOGIE EN TROMPE-L'ŒIL

**Les enseignements de l'« impensé ».** Le renouveau historiographique autour de l'« impensé » prit incontestablement pour modèle l'expérience perceptive. Les choses perçues ne nous montrent jamais simultanément tous ses aspects, et chaque perception comporte des profils potentiellement perceptibles mais qui en fait se dérobent à notre expérience directe. Cette « face cachée » des choses qui échappe à notre regard inspira à Merleau-Ponty son approche à la pensée d'autrui. Il conclut que les contenus manifestement « pensés » par un auteur historique n'impliquent toujours d'autres,

---

<sup>89</sup> « Phénoménologie et sciences de l'homme » est un texte inclus dans : Maurice Merleau-Ponty, *Le primat de la perception*. Grenoble : Verdier 1989.

<sup>90</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 251

<sup>91</sup> *Loc. cit.*

<sup>92</sup> Cf. : Emmanuel Alloa, *La résistance du sensible*, *op. cit.*, p. 101.

<sup>93</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 139. C'est moi qui souligne (JMB).

uniquement « possibles » ou virtuels. Bien que ceux-ci ne fussent explicitement pensés par l'auteur (c'est le fameux *Ungedachte* de Heidegger), ils pourraient être mis au jour par des conditions adéquates de perception historique. « Comme le monde perçu ne tient que par les reflets, les ombres, les niveaux, les horizons entre les choses, [...] de même l'œuvre et la pensée d'un philosophe sont faites aussi de certaines articulations entre les choses dites. »<sup>94</sup>

La véhémence de cet énoncé résulte de l'approche hétérodoxe de Merleau-Ponty au discours philosophique. Il y souligne sa non-adéquation à lui-même et surtout la résistance qu'il oppose à toute tentative pour coïncider avec lui. On doit renoncer derechef, en conséquence, à se représenter objectivement la pensée contenue dans les doctrines canoniques. La cible majeure de l'historien devrait être plutôt l'« ombre » formée par les thèmes virtuels ou subreptices, jamais tout à fait pensés et donc « invisibles », qu'apparaissent associés aux philosophies classiques. Une œuvre de pensée, de ce fait, n'est pas autre chose que l'agencement en filigrane qui perce entre les contenus proprement théétiques. Cet « impensé » détermine tant les contenus qui deviennent pensés comme la manière de les penser effectivement, dès lors qu'il délimite leur « horizon de problèmes ». Celui qui entoure l'histoire de la philosophie, conclut Merleau-Ponty, répond au fait que « une pensée n'est pas des idées, c'est la circonscription d'un impensé ». La tâche de l'historien consiste donc à cerner une « articulation latente entre les choses dites ».<sup>95</sup>

**La doctrine de l'« impensé » débouche sur une fausse hétérologie.** En termes généraux, les approches de Merleau-Ponty à la pensée d'autrui révèlent une fascination pour l'hétérologie qui n'exclut point les réserves occasionnelles. D'une part, il exposa fréquemment la nécessité d'une logique hétéronome d'accueil pour accéder aux doctrines du passé. Y atteindre exigeait une « hétérologie », c'est-à-dire une discursivité irréductible à celles qui firent émerger chacune des pensées au long de l'histoire. En ce sens, les déclarations de Merleau-Ponty étayant son compromis hétérologique parsèment son œuvre : « Une philosophie [...] c'est un objet [...] qui garde un sens hors de son contexte historique, qui n'a même de sens que hors de ce contexte [...]. N'y a-t-il pas nécessité de distinguer leurs problèmes tels qu'ils les pensent et les problèmes qui les meuvent vraiment, et que nous formulons ? »<sup>96</sup> Il va sans dire que l'hétérologie devient une condition incontestable si la pensée du passé « n'a de sens que *hors de son contexte historique* ». Souvent Merleau-Ponty semble convaincu que ce présentisme doit commander toutes les approches historiographiques : « Il y a une histoire du passé tel qu'il s'est vécu ou exprimé. Et il y a une histoire qui donne la signification de ce passé dans la lumière de ce qui a suivi et par rapport à nos questions. » Il exemplifie ensuite cet aperçu : « Si on ne peut poser à Descartes que des questions cartésiennes, c'est qu'il n'y a rien de commun à lui et à nous, c'est qu'il n'y a pas de philosophie. »<sup>97</sup> D'où l'aspiration merleau-pontienne à une « pensée ouverte, [...] liée à des systèmes diacritiques, et qui est toujours écart, excentrique, et non *es selbst* — qui donc est de soi question, n'est jamais que relativement énoncé ».<sup>98</sup>

Un supplément allogène d'intelligibilité, par conséquent, paraît le seul moyen de réaliser « l'être d'empîement » du monde. Il est la condition indispensable pour appréhender les textes canoniques de la tradition philosophique comme s'ils eussent été écrits « par quelqu'un qui n'a pas tout vu ».<sup>99</sup> Et quand Merleau-Ponty proclame que « les significations de la philosophie sont des rébus à déchiffrer par l'expérience propre »,<sup>100</sup> il ne fait qu'exprimer succinctement la nécessité d'une

<sup>94</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, op. cit., p. 202.

<sup>95</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'origine de la géométrie de Husserl*, ed. par R. Barbaras. Paris : PUF 1998, pp. 14-15.

<sup>96</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 253. Les soulignés sont de Merleau-Ponty.

<sup>97</sup> Merleau-Ponty, note de travail datant probablement de l'automne 1957, transcrite par Saint Aubert dans *Le scénario cartésien*, op. cit., p. 20.

<sup>98</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Notes de cours 1959-61*. Paris : Gallimard 1996, p. 130. Souligné par Merleau-Ponty.

<sup>99</sup> En ces termes décrit Merleau-Ponty l'œuvre de Claude Simon dans *Notes de cours 1959-61*, op. cit., p. 216.

<sup>100</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Parcours Deux 1951-1961*. Paris : Verdier 2000, p. 272.

approche hétérologique. Mais au même temps il ne semble pas se rendre compte qu'épouser une telle approche c'est aussi admettre que la logique hétéronome qui donne accès aux savoirs historiquement sédimentés est décidée en dernière instance par des facteurs distinctement « politiques ».

Mais parfois Merleau-Ponty semble ne prôner qu'une « hétérologie en trompe-l'œil ». Cette impression, par exemple, est difficile à écarter quand, ayant admis que « ce que produit une culture a toujours un sens pour les autres, même si ce n'est pas son sens d'origine », il ajoute aussitôt que cette intelligibilité est due au fait que « l'ordre d'une culture et du sens » est, en fin de compte, « un ordre original ». Pour cette même raison, à son avis, des cultures très différentes entre elles « s'engagent dans la même recherche, se proposent la même tâche ».<sup>101</sup> À plusieurs reprises expose Merleau-Ponty son incertitude sur la possibilité d'une hétérologie effective, et même l'approche présentiste lui semble quelquefois inopportune. Par exemple : « Il y a la vérité de Descartes, mais à condition qu'on la lise entre les lignes ; [...] et ceci n'est pas imposition à Descartes d'un point de vue extérieur, à sa philosophie d'une *question* qui n'est pas la sienne. »<sup>102</sup> Au texte historique, en conséquence, appartient le commandement effectif de nos interprétations. C'est lui qui détient « le dernier mot » dans l'historiographie de la pensée, ne correspondant à l'historien que le rôle subalterne d'enregistrer ce qui a été décidé d'une fois pour toutes sans son intervention. « [T]oute pensée philosophique, [...] si elle est productive », par analogie avec l'œuvre d'art, « contient, *mieux que des idées, des matrices d'idées* », étant donné qu'« elle nous fournit des emblèmes dont nous n'avons jamais fini de développer le sens ».<sup>103</sup>

Il faut se rappeler que, aux yeux de Merleau-Ponty, dans les philosophies traditionnelles il y a autant de vérités que d'« impensés » enfouis. Mais il fit face au scandale de ces « multiples vérités » enlaçant unes philosophies avec les autres et les comminant à communiquer entre elles, pareillement à comme s'entremêlent les différentes perceptions d'une identique réalité. En tout cas, la dimension d'artifice qui compromet le caractère hétérologique de son approche devient discernable dans une note de travail : « Montrer entre les philosophies rapport perceptif ou de transcendance. Donc histoire verticale, qui a ses droits à côté de l'histoire de la philosophie 'objective' ».<sup>104</sup>

## LE PROGRAMME DE PICTURALISATION ÉTALE SES APORIES

Si les sens prélevés par le modèle perceptif appliqué à la politique et à l'histoire apparaissaient « vacillants et menacés », la perceptivisation des classiques de la pensée s'est révélé une approche futile, puisque les sens qu'elle y dégage apparaissent incontournables. Nous avons observé également que les recherches de Merleau-Ponty sur la pensée d'autrui suivirent sa caractéristique dérivée « de la perception à la vision », attendu qu'il tenta d'exercer sur d'éminentes doctrines une « perceptivisation » poussée d'abord, ensuite une « picturalisation » et même une « cézannisation » sévères, et finalement une « visualisation » sans entraves. Il est loisible d'affirmer, en effet, que « la picturalisation à la Cézanne importée dans la méthode de l'histoire de la philosophie » orienta le procédé historiographique de Merleau-Ponty, lequel déboucha sur une « cézannisation du texte »<sup>105</sup> dont l'effet capital fut de montrer que « [...] la 'projection' d'une pensée dans l'autre laisse quand même apparaître un 'noyau d'être' ».<sup>106</sup>

<sup>101</sup> Maurice Merleau-Ponty, *La prose du monde*, éd. de C. Lefort. Paris : Gallimard 1969, pp. 111-112.

<sup>102</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 242. Souligné par Merleau-Ponty.

<sup>103</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, *op. cit.*, pp. 96-97. C'est moi qui souligne (JMB).

<sup>104</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, pp. 239-240.

<sup>105</sup> Robinet, *Merleau-Ponty et l'histoire de la philosophie*, *loc. cit.*, p. 335.

<sup>106</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 240.

Ce « noyau d'être », et en général toutes les rigidités associées à l'approche merleau-pontienne à la pensée d'autrui, imposent en fait à l'historien une conceptualisation monolithique. Il est inerte en face de cet empêchement puisqu'il ne peut pas le questionner et moins encore le réviser. Merleau-Ponty s'y référa avec véhémence : « Montrer qu'il y a un absolu, une philosophie, qui est immanente à l'histoire de la philosophie, et qui n'est pourtant pas résorption de toutes les philosophies dans une seule. [...] On le voit si l'on arrive à faire de la philosophie une perception, et de l'histoire de la philosophie une perception de l'histoire. »<sup>107</sup> La focalisation sur l'« impensé » a dès lors une valeur exemplaire, puisqu'elle met en lumière une raideur conceptuelle qui atteste le caractère politiquement inviable du projet perceptivisateur merleau-pontien. Signalons, au demeurant, que défiant l'accablant prestige atteint par la pensée merleau-pontienne dans les années qui suivirent la mort du philosophe, Michel Foucault parvint à envisager l'« impensé », bien plus distinctement que Merleau-Ponty, comme un bastion incontournable de positivité : « Ce qui compte dans les pensées des hommes, ce n'est pas tellement ce qu'ils ont pensé mais ce *non-pensé* qui d'entrée de jeu les systématise, les rendant par le reste du temps indéfiniment accessibles au langage et ouverts à la tâche de les penser encore. »<sup>108</sup> Cet approche, en d'autres mots, révèle que l'« impensé » est un obstacle majeur pour le perspectivisme et le décisionnisme conceptuels qui postulent un éclairage inédit sur les savoirs historiquement sédimentés.

S'impose donc la conclusion que l'« impensé » est inopinément devenu la pierre d'achoppement pour le modèle perceptif. Autrement formulé : si *le* politique rassemble « les faits et les problèmes qui se situent dans l'angle mort des disciplines humaines », selon l'aperçu déjà cité<sup>109</sup> de Pierre Rosanvallon, alors l'encombrant et inévitable « impensé » (qu'on ne peut ne pas percevoir si, pour pénétrer dans la pensée d'autrui, on prétend approfondir le sens d'un texte canonique) apparaît comme le plus grand écueil antipolitique que recèle le modèle perceptif. De ce caractère politiquement fâcheux de l'« impensé » on tâchera d'en discerner les principaux aboutissants dans ce qui suit.

***Les obstacles à la conceptualisation entraînés par le modèle perceptif.*** Il est notoire que les convictions anti-intellectualistes de Merleau-Ponty l'amènèrent fréquemment à « réexaminer l'idée du concept ». <sup>110</sup> Il fut toujours réfractaire à la croyance que « penser » consiste à tenir à distance la perception (la dépasser, voire la « survoler ») et à s'élever par le progrès de la conceptualisation à une représentation du monde qui satisfasse la raison moyennant son apport en cohérence. Persuadé que « notre problème philosophique est d'ouvrir le concept sans le détruire », il suggéra de préserver « la rigueur du concept » tout en lui interdisant « la possession intellectuelle du monde ». Dans ce rapport la tâche capitale est à son avis celle de retrouver « la source d'où [les catégories de notre pensée] dérivent et à laquelle elles ont dû leur longue prospérité ». <sup>111</sup> Ce farouche anti-intellectualisme sous-tend, à son tour, l'« interrogation philosophique » telle que la conçoit Merleau-Ponty. Surgie comme une double réponse à la « réticence de l'Être »<sup>112</sup> et à l'« agencement diacritique de la parole »,<sup>113</sup> et compromise avec une « pensée ouverte [...] qui est toujours écart »<sup>114</sup> parce que contraire à l'idéal métaphysique de coïncidence, cette « interrogation » découle en fait de la perceptivisation merleau-pontienne. La véhémence scopophilie de notre philosophe, effectivement, engendre la « pensée

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>108</sup> Michel Foucault, *Naissance de la clinique*. Paris : PUF, 1963, p. XV. (Souligné par Foucault)

<sup>109</sup> Rosanvallon, *Pour une histoire conceptuelle du politique*, *op. cit.* [livre], p. 21.

<sup>110</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, *op. cit.*, p. 175.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>112</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 171.

<sup>113</sup> Merleau-Ponty, *Notes de cours 1959-61*, *op. cit.*, pp. 129-130.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 130.

interrogative *qui laisse être* le monde perçu plutôt qu'elle ne le pose, *devant qui* les choses se font et se défont dans une sorte de glissement, en deçà du oui et du non ». <sup>115</sup>

Le contraste est donc ombrageux entre l'« interrogation » que prône Merleau-Ponty et, d'autre part, l'« interrogation conceptuelle » fondée sur la « disjonction du vécu et du concept ». <sup>116</sup> Un tel choc d'« interrogations » avait été déjà pressenti par Merleau-Ponty lui-même, comme le prouve son aperçu que « réduire toute l'expérience à sa partie vécue ce n'est que de la petite phénoménologie ». <sup>117</sup> En fait sa pensée oscilla longtemps à cet égard. Elle maintint d'abord une « disposition possessive » (celle de la perception) qui était en quelque sorte compatible avec la conceptualisation. (À la fin, *conceptus* connote concavité, et donc réception et bienvenue, au contraire de l'attitude de préhension agressive suggérée par le terme germanique *Begriff*. Mauro Carbone a eu raison de préciser que « le terme 'concept', dans son étymologie latine, possède une espèce d'halo sémantique dont les traces peuvent être entrevues dans la pensée 'a-philosophique' que Merleau-Ponty convoite ». <sup>118</sup>) Mais plus tard elle assumait une « disposition concessive » (celle de la vision) que se révéla résolument contraire au concept. Merleau-Ponty y postula un renouveau draconien de la vision qui alla jusqu'à maintenir que tant l'opération d'expliquer comme celle de comprendre sont en réalité futiles puisqu'elles se subordonnent aux concepts.

**La méfiance à l'égard du concept dans Le visible.** Cette disposition adverse aux concepts s'aiguise dans *Le visible*, où la possession intellectuelle du monde est combattue avec acharnement. Merleau-Ponty y apparaît convaincu que ce qu'on appelle couramment « voir » est précisément l'authentique tâche de la philosophie pourvu qu'on admette que la seule façon de la réaliser consiste à « laisser être » le monde. Cet concessivisme à outrance va de pair avec son compromis avec l'inhérence réciproque, l'imbrication, l'enjambement, le lien transgressif ou envahissant, l'empiètement mutuel, et enfin l'*Ineinander*, attendu que ces prédilections justifient à leur tour sa précédente affirmation que « la philosophie contemporaine ne consiste pas à enchaîner des concepts, mais à décrire le mélange de la conscience avec le monde, son engagement dans un corps, sa coexistence avec les autres ». <sup>119</sup> En conséquence, selon Merleau-Ponty la philosophie ne peut se faire désormais qu'au moyen de procédés artistiques et littéraires. Elle ne peut être que le « faire voir » du *logos* sensible, attendu qu'elle « vise un univers d'être brut et de coexistence [qui] est, comme on dit, [son] objet ». <sup>120</sup>

Le pendant historique de ce destin visualisateur est que les philosophies du passé, « par transparence », font possible « saisir par principe l'être effectif, présent, ultime et premier » et, somme toute, permettent d'atteindre « la chose même ». Ces perspectives, en fait, « ne s'offrent qu'à quelqu'un qui veut, non les avoir, mais les voir », c'est-à-dire à qui prétend « les laisser être et assister à leur être continué », puisqu'à la fin il « comprend la perception comme cette pensée interrogative qui laisse être le mode plutôt qu'elle ne le pose ». Pour cela faire, il faut « rendre [à l'être effectif, à la chose même] le creux, l'espace libre qu'ils redemandent, la résonance qu'ils exigent », c'est-à-dire les mêmes valeurs de porosité, transitivité et réverbération qu'on entrevoit dans l'histoire de la pensée à l'aide du « sens de configuration » déployé par les philosophies qui se sont succédées dans le temps et sur lequel « le 'sens théorique' ne nous donne pas idée ». <sup>121</sup> On arrive ainsi à une double conclusion. D'un côté le déficit conceptualisateur dans la pensée de Merleau-Ponty justifie, légitime et renforce le modèle de pensée qu'il soutient (celui-ci attire *tous* les outils de visualisation et pas

<sup>115</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 139. C'est moi qui souligne (JMB).

<sup>116</sup> François Furet, « Préface » à : Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome I. Paris : Flammarion 1981, p. 41.

<sup>117</sup> Rapporté par Xavier Tilliette dans *La démarche ontologique de Merleau-Ponty*, *op. cit.*, p. 380.

<sup>118</sup> Carbone, *Variations of the Sensible*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>119</sup> Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, *op. cit.*, pp. 74-75.

<sup>120</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 137.

<sup>121</sup> Merleau-Ponty, *Signes*, *op. cit.*, p. 228.

seulement les métaphores). De l'autre côté, reconnaissons-le, cette même carence contredit les fondements de toute approche réflexive à la politique.

**Une antipolitique de la vision.** Résumons : la *conceptualisation raide* imposée par l'« absolu » qui est « immanent à l'histoire de la philosophie »<sup>122</sup> et qui corrélativement vient prescrite par le « noyau d'être » que laisse apparaître « la projection d'une pensée dans une autre »,<sup>123</sup> situe au premier plan les effets antipolitiques de la perceptivisation à outrance. Autrement dit, les insuffisances du modèle perceptif en égard de l'enjeu politique ont apparu précisément là où il a été appliqué sans entraves. On peut ainsi conclure que les carences que nous venons d'enregistrer annoncent en fait le dépérissement du politique tout court. Rappelons-nous que cette déchéance s'est particulièrement manifestée face aux porteurs d'apprêt conceptuelle, et qu'elle s'est même aiguisée quand les réflexions de Merleau-Ponty sur l'« impensé » y ont révélé une rigidité incontournable.

L'évasive notion d'« impensé », effectivement, atteste mieux qu'aucune autre la revanche des concepts sur la perceptivisation merleau-pontienne. Elle semble avoir désappris l'inamendable état de choses que Reinhart Koselleck a exprimé de façon concluante: « Ce que seulement plus tard, c'est-à-dire *ex post*, sera défini comme la réelle ou la vraie histoire, ou comme l'histoire proprement dite, se constitue, soit en face des horizons perceptifs de ceux qui y prirent part, soit en arrière d'eux, soit dans les écarts entre eux. »<sup>124</sup> Dès lors le caractère politiquement déficitaire du projet visualisateur merleau-pontien ne peut pas faire doute. Tout comme on ne peut qu'admettre, avec les termes d'un auteur qui considère les concepts comme des « rationalités politiques », c'est-à-dire « des systèmes de représentations qui commandent la façon dont une époque ou une société conduisent leur action et envisagent leur avenir », que « c'est autour de concepts que se nouent et s'éprouvent l'intelligibilité des situations et le principe de leur activation ».<sup>125</sup> Une bien labile assurance, en tout cas, puisque cette même portée politique convertit les concepts en outils contingents, et par là fluctuants et contestables.

---

<sup>122</sup> Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 242.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>124</sup> Koselleck, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>125</sup> Rosanvallon, *Pour une histoire conceptuelle du politique* [article], *op. cit.*, p. 100.